

Chapitre 10. *Le Roman de Renart*

Texte 2 – Les jambons d'Ysengrin, p. 262

Renart, un matin, entra chez son oncle, les yeux troubles, la pelisse¹ hérissée.

« Qu'est-ce, beau neveu ? Tu parais en mauvais point, dit le maître du logis ; serais-tu malade ?

– Oui ; je ne me sens pas bien.

– Tu n'as pas déjeuné ?

– Non, et même je n'en ai pas envie.

[...] Mais Renart voyait trois beaux bacons² suspendus au plafond, et c'est leur fumée qui l'avait attiré.

« Voilà, dit-il, des bacons bien aventurés³ ! Savez-vous, bel oncle, que si l'un de vos voisins (n'importe lequel, ils se valent tous) les apercevait, il en voudrait sa part ? À votre place, je ne perdrais pas un moment pour les détacher, et je dirais bien haut qu'on me les a volés.

– Bah ! fit Ysengrin, je n'en suis pas inquiet ; et tel peut les voir qui n'en saura jamais le goût.

– Comment ! Si l'on vous en demandait ?

– Il n'y a demande qui tienne ; je n'en donnerais pas à mon neveu, à mon frère, à qui que ce soit au monde. »

Renart n'insista pas ; il prit congé. Mais, le surlendemain, il revint à la nuit tombée devant la maison d'Ysengrin. Tout le monde y dormait. Il monte sur le toit, creuse et pratique une ouverture, passe, arrive aux bacons, les emporte, revient chez lui, les coupe en morceaux et les cache dans la paille de son lit.

Cependant le jour arrive ; Ysengrin ouvre les yeux : Qu'est cela ? le toit ouvert, les bacons, ses chers bacons enlevés ! « Au secours ! au voleur ! Hersent ! Hersent !

Nous sommes perdus ! » Hersent, réveillée en sursaut, se lève échevelée : « Qu'y a-t-il ? Oh ! quelle aventure ! Nous, dépouillés⁴ par les voleurs ! À qui nous plaindre ! » Ils crient à qui mieux mieux mais ils ne savent qui accuser ; ils se perdent en vains efforts pour deviner l'auteur d'un pareil attentat⁵.

Renart cependant arrive : il avait bien mangé, il avait le visage reposé, satisfait.

« Eh ! bel oncle, qu'avez-vous ? Vous me paraissez en mauvais point ; seriez-vous malade ?

– Je n'en aurais que trop sujet ; nos trois beaux bacons, tu sais ? On me les a pris !

– Ah ! répond en riant Renart, c'est bien cela ! Oui, voilà comme il faut dire : on vous les a pris. Bien, très bien ! mais, oncle, ce n'est pas tout, il faut le crier dans la rue, que vos voisins n'en puissent douter.

– Eh ! je te dis la vérité ; on m'a volé mes bacons, mes beaux bacons.

– Allons ! reprend Renart, ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela : tel se plaint, je le sais, qui n'a pas le moindre mal. Vos bacons, vous les avez mis à l'abri des allants et venants⁶ ; vous avez bien fait, je vous approuve fort.

– Comment ! mauvais plaisant, tu ne veux pas comprendre ? Je te dis qu'on m'a volé mes bacons.

– Dites, dites toujours.

– Cela n'est pas bien, fait alors dame Hersent, de ne pas nous croire. Si nous les avons, ce serait pour nous un plaisir de les partager, vous le savez bien.

– Je sais que vous connaissez les bons tours. Pourtant ici tout n'est pas profit : voilà votre maison trouée ; il le fallait, j'en suis d'accord, mais cela demandera de grandes réparations. C'est par là que les voleurs sont entrés, n'est-ce pas ? c'est par là qu'ils se sont enfuis ?

– Oui, c'est la vérité.

– Vous ne sauriez dire autre chose.

– Malheur en tout cas, dit Ysengrin, roulant des yeux, à qui m’a pris mes bacons, si je viens à le découvrir !

Renart ne répondit plus ; il fit une belle moue, et s’éloigna en ricanant sous cape.
Telle fut la première aventure, l’enfance de Renart.

Le Roman de Renart, branche XXIV, vers 232 à 333, trad. de Paulin, 1861.

1. Pelisse : la fourrure de l’animal.
2. Bacons : jambons fumés.
3. Bien aventurés : dangereusement exposés.
4. Dépouillés : volés.
5. Attentat : crime.
6. Des allants et venants : des passants.